

TSE CHI TAK

香港



HONG KONG

R E G A R D S

Sous les plumes de ● MA Jian ● James CLAVELL
● Jules VERNE ● Victor SEGALIN ● PA Kin ● YE Si
● André MALRAUX ● A Lian ● Lucien BODARD
● Richard HUGUES ● GAO Xingjian ● LI Ang ● LIM
Chin Chow ● LIU Yichang ● DU Jiaqi ● Kenneth WHITE

Hongkong est une offense à l'état civil. Un siècle et demi d'existence, assure l'acte de baptême. Mille âges, souffle la mémoire des hommes. Fécondée par l'opium, éduquée à la Common Law, encanaillée au mah-jong, enrichie dans le textile, endeuillée à Tiananmen, fiancée à Vancouver et maintenant... forcée aux noces pékinoises. Il fallait impérativement convoquer poètes et conteurs pour déchiffrer pareil curriculum. A la veille de la rétrocession de la colonie britannique à Pékin, *Le Monde* a pris le parti de s'en remettre à des écrivains pour décoder l'événement. Seize auteurs, classiques ou contemporains, occidentaux ou chinois, marient leurs regards pour esquisser le portrait de cette cité troublante, lieu de confluence unique. Ville métisse par excellence, Hongkong ne pouvait se deviner que dans ce chatoisement de plumes emmêlées.

Vue par Jules Verne, Malraux, Bodard ou Clavell, elle est repaire de trafiquants, mer de brume ou gerbe de lumières. Vécue par les auteurs chinois, elle est vertige de l'errance et de l'apesanteur. Leur parole est douloureuse car elle gratte les nerfs d'une identité inachevée. Consommateur et migrant, le Hongkongais s'achète une fausse paix dans l'esquive. Faut-il en désespérer ? Non, car voici que le dramaturge Gao Xingjian sent monter la sève d'un ressourcement. S'il dit juste, si les Hongkongais délaissent la posture de l'envol pour sédentariser leur imaginaire, alors on pourrait mieux espérer des futures épousailles, tant il est vrai qu'on n'affronte pas des édits impériaux avec des battements d'ailes.

Frédéric Bobin

Mariage

HONGKONG, EN 1997, ressemble à une femme de classe moyenne mise enceinte. Pour son corps ainsi que pour l'enfant qu'elle porte, les jeux sont faits. Le mari est parti : l'Anglais ne s'est pas provisoirement éloigné de chez lui, il a dissous les liens du mariage et il ne reviendra pas. Il laisse intacte la maison ; le style des meubles, l'emblème du clan à l'entrée, les domestiques et les odeurs culinaires, les vêtements qu'il a portés, la musique qu'il écoutait ; autant d'espaces qu'il n'est pas en mesure d'emporter.



Nonobstant la nature des liens créés par cette union sino-occidentale, le 1^{er} juillet 1997, la dame sera donnée en mariage une nouvelle fois, à un homme de même race qu'elle, mais qu'elle n'a jamais rencontré. Sa nocé obéira à la tradition culturelle chinoise – mariage arrangé par les parents ; dans la nuit suivant le mariage, la femme connaîtra l'aspect de son futur mari ; après, elle confiera son destin à cet homme qui, tout inconnu qu'il lui soit, lui servira éternellement de compagnon. Impossible de se soustraire au mariage ou de se suicider. Lorsque, autrefois, sa main avait été donnée à l'Anglais, elle s'était montrée coupable de trahison à la patrie ; aujourd'hui on la retrouve et on veut qu'elle revienne dans le giron de la patrie pour laver l'humiliation de la nation. Elle n'a qu'à se domestiquer progressivement, et, pour cet homme de même sang qu'elle, mettre au monde des enfants. Mais elle ne pourra pas les éduquer, car ses idées occidentalisées sont précisément celles que les nationalistes veulent éliminer.

La colonisation sur un siècle de la société hongkongaise est une page d'histoire dans laquelle seul compte l'avis des gouvernants ; Hongkong a été tenue pour une dame, alors qu'elle n'était pas encore raisonnable, à laquelle on a enseigné l'anglais ainsi qu'à se développer progressivement selon les modalités anglaises. La langue et la culture de la famille de la mariée ont été laissées de côté ou sont devenues des accessoires.

Puis la réussite commerciale de Hongkong a permis à cette famille de combinaison sino-occidentale de goûter à la vie de la classe moyenne. La main-d'œuvre ouvrière de type familial y est la plus importante au monde. Hongkong n'a pas développé la sécurité sociale ou pratiqué la baisse des impôts ; au contraire, elle a emprunté le mode de vie de la classe moyenne, ce qui a eu pour effet de creuser l'écart entre les riches et les pauvres, et de créer des situations de crise. Hongkong n'offre pas de protection sociale, et les gens n'y ont guère le sens des responsabilités ; c'est l'exemple même d'une société qui réussit commercialement, et qui échoue moralement. Le sentiment de sécurité y est encore plus défaillant que dans la société chinoise de type totalitaire ; on a fait mauvais usage de la civilisation, on a aveuglé traversé un temps de liberté.

La culture de Hongkong correspond pour l'essentiel à un modèle de vie économique semi-occidental ; en outre, depuis plusieurs années,

des expériences démocratiques ont été entreprises ; le gouvernement a engagé des fonds pour soutenir et développer la culture locale à divers niveaux. Ce phénomène, trop récent, ne peut déjà plus donner forme à des courants de pensée culturels ; même si on se sert de la culture locale hongkongaise, construite à la hâte, pour tenter de résister à la culture chinoise ou à la culture communiste existante. Pourtant, dans une certaine mesure, la vitalité de cette culture est pour l'heure positive ; elle s'avance ainsi en proue, si éphémères que soient les circonstances. (...)

Sur la question de la rétrocession de Hongkong, les Chinois considèrent à la quasi-unanimité qu'il s'agit de chasser l'impérialisme colonisateur, de laver l'humiliation nationale ; pourtant, précisément, le développement de Hongkong apporte la preuve de la capacité des Chinois à s'engager dans une société moderne. Ces événements se sont produits il y a un siècle, et ils ne savent pas au juste quelle humiliation nationale on lave aujourd'hui. On ne peut pas demander l'assentiment des générations suivantes pour laver les humiliations nationales. A partir du changement de 1997, qui inclut une modification des rôles entre la région de Hongkong et la composante immigrée venue du continent, on verra qu'en raison de l'intrusion d'une pensée à la chinoise, à laquelle on peut ajouter le surgissement trop tardif d'un travail de protection de la culture locale, il y aura rapidement infiltration et altération par la culture communiste du continent.

D'un autre côté, par le fait d'un manque de capacité à s'adapter à une culture étrangère, les résidents verront leur rôle modifié : ils évolueront peu à peu d'une mentalité de résident à une mentalité d'immigrant. C'est comme si on ajoutait de l'eau salée dans un bassin de poissons d'eau douce : les immigrants du continent venus à Hongkong, qui ont grandi dans l'eau salée, sont comme des poissons dans l'eau, alors que les autochtones éprouveront de plus en plus, des difficultés d'adaptation. Pour simplifier, on peut dire que Hongkong ressemblait de plus en plus à l'Angleterre, et qu'à compter de 1997 elle ressemblera de plus en plus à la Chine.

La culture chinoise qui est proposée à l'importation hongkongaise ne présente déjà plus les caractéristiques culturelles de la Chine millénaire. C'est une culture d'ensemble aux spécificités contemporaines, travaillée par le Parti communiste, politique. La Chine est un pays qui a évolué du despotisme vers une phase d'ouverture. L'éducation fermée, dispensée durant quatre bonnes décennies, fait que toutes les personnes âgées de plus de vingt ans, ont acquis une conscience normalisée par la politique collective ; le contrôle étatique pleinement réussi de l'opinion publique fait que des citoyens, en couches nombreuses, sont incapables de se juger eux-mêmes. Ils mangent toutes les nourritures spirituelles que leur fournit le gouvernement, ils expriment la pensée unique et les idées versatiles dans leur quasi-intégralité.

Un dépérissement est en train de se produire. Du côté des médias, ceux de 1998 s'autorestreindront encore plus que ceux de 1997. Les médias hongkongais de l'après-97 s'autocensureront tant que le ton qu'ils prendront pour parler

à la chinoise

de la Chine ne pourra que convenir à une société totalitaire.

L'hégémonie linguistique et politique va changer les comportements de vie des Hongkongais. Aujourd'hui, le prix pour eux d'une insouciance transition en douceur est justement qu'ils offrent sans bruit le deuil de leur propre pouvoir à se comporter en hommes. Je ne comprends toujours pas pourquoi les deux systèmes doivent effectuer une transition en douceur. Cela ne peut que rendre clair qu'il n'y a pas de pensée, pas d'obstacles, et donc pas non plus de progrès. Cette douceur, pour tout dire, est de la mollesse ainsi que de l'engourdissement. Seule une transition sans douceur entre les deux systèmes serait à même de faire jaillir des étincelles dans la pensée et dans la société. (...)

Sans aucun doute, la modification de la situation linguistique et culturelle de l'après-97 sera une réalité tangible. Ces éléments linguistiques et culturels hongkongais, qui, seulement à partir des années 60, se sont progressivement développés, ont joué un rôle dominant dans la morale familiale, l'éducation, la religion, la société et la culture. Cette situation linguistique englobe maintes composantes de la culture occidentale ; elle peut être tenue pour un facteur positif du développement des groupes sociaux chinois vers la civilisation moderne. Sur ce point, Hongkong dépasse Taïwan et Singapour : elle est plus ouverte et admet les cultures extérieures. C'est une aubaine pour les Chinois, car une influence sur les groupes sociaux chinois n'est pas à exclure, allant dans le sens de la civilisation et de la démocratisation.

L'après-97 marquera la fin d'une forme de dialogue qui cédera la place à une instrumentalisation. L'organisation, désormais, en zone spéciale a déjà largement contribué à ce que Hongkong passe pour un instrument d'utilisation facile, tandis qu'elle flatte celui qui va l'utiliser. Aujourd'hui, les Hongkongais ont des yeux flatteurs pour le futur époux. C'est le cas notamment des hommes d'âge moyen ou avancé, qui s'introduisent dans les milieux commerciaux et qui, recherchant des bénéfiques, flattent le camp du Parti communiste chinois. A cela s'ajoute le fait que le gouvernement colonial ne leur a guère légué la dignité de se conduire en hommes. Ils font ainsi du charme à un pouvoir politique qui a pourtant causé du tort aux hommes de la Chine, jusqu'à la nausée. La dignité de soi vient d'une culture accumulée de génération en génération, des traditions et des réactions aux traditions. Il s'agit d'une accumulation et non pas d'une imitation. Il n'y a pas de prélèvement possible ni d'enlèvement. L'humanité est susceptible de développer une ville civilisée quelques années durant, mais elle ne peut créer de toute pièce une société culturelle. Même si les habitants de Hongkong jouissent d'un bien-être matériel, leur consommation culturelle est pauvre. Les médias nous offrent à voir seulement de fausses plaisanteries, des amusements, des divertissements, sans lien avec la société, tandis que les familles des couches moyennes et supérieures de la société accumulent un ramassis de lampes, de pianos, de copies de colonnes romaines estropiées et de dessus de tables en marbre poli à ressembler à du plastique, pour montrer la richesse et la modernité de leur vie.

Les matérialistes de Hongkong peuvent continuer à vivre en toute sérénité, parce que l'horizon du genre humain – aussi bien pour les pauvres que pour les riches – est la richesse. Cet idéal le plus commun constitue aujourd'hui le but auquel tendent les Hongkongais toute la vie durant. En termes moins élégants, il s'agit de gagner de l'argent. Les hommes d'affaires qui réussissent sont des personnalités respectées de tous à Hongkong. Le choix d'un commerçant comme gouverneur général qu'a effectué le Parti communiste est basé sur la psychologie des Hongkongais.

Les Hongkongais ont leurs propres goûts culturels. Du fait de la pression forte dans leur travail et d'un rythme de vie rapide, ils n'ont guère le temps de méditer et de digérer les questions sémantiques ; au contraire, ils produisent une culture fast-food faite pour l'essentiel de combats acrobatiques d'opéra chinois ou de courses de gendarmes et voleurs ; cela exercera une mauvaise influence sur les programmes de la télévision chinoise de l'après-97. Mais la culture populaire en langue nationale apportera en même temps des contenus et des informations provenant de la culture en langue nationale, c'est-à-dire surtout une propagande de conscience nationale, à laquelle s'ajoutent quelques visions peu constructives relatives à l'existence.

Hongkong est une ville commerciale. Elle ressemble à une immense et folle machine. Les hommes qui y vivent ne peuvent que devenir ses accessoires, qu'être broyés par elle. C'est une ville construite pour le commerce, non pour les hommes, qui, ici, comptent moins que des réverbères.

Hongkong de l'après-97 continuera de vivre, ce qui apportera la preuve que le genre humain est susceptible de marcher à reculons. Le progrès devient sans signification et les hommes sont bas. Il nous est difficile d'imaginer que la prochaine étape du Parti communiste, à savoir la récupération de Taïwan, sera aussi facile ; qu'il y aura des citoyens taïwanais enthousiastes qui seront prêts à se jeter dans les bras des puissants, pour souiller eux-mêmes une part de leur dignité personnelle.

La nuit de noces de la femme de classe moyenne se passe en douceur. Au beau milieu d'une perte de responsabilité et de mémoire, l'antipathie physiologique et psychologique a laissé la place à une porte ouverte, où s'engouffre le vent de la Chine. Tout en respirant la culture chinoise avec laquelle elle est en harmonie dans son corps, l'épousée sent le joug totalitaire qui n'est pas adapté à ses critères physiologiques. Le danger contenu dans la transition en douceur de l'avant à l'après-97 est beaucoup plus grand que toutes sortes de conflits sociaux qui naîtraient d'une transition sans douceur, et déboucheraient par la suite sur une société équilibrée. Seule une transition sans douceur permettrait l'expression de la force d'endurance sociale de Hongkong, et entraînerait le développement de tout un mécanisme de mise en mouvement réciproque. Mais il est trop tard.

(1997)

Traduit du chinois par Annie Curien

M A
J i a n

Né en 1953, dans la province du Shandong, ce romancier, peintre et photographe s'installe à Hongkong en 1986. Son ouvrage *La Mendiant de Shigatze* (Actes Sud, 1988), fruit d'un voyage au Tibet, a fait scandale à Pékin lors de sa parution en 1987.

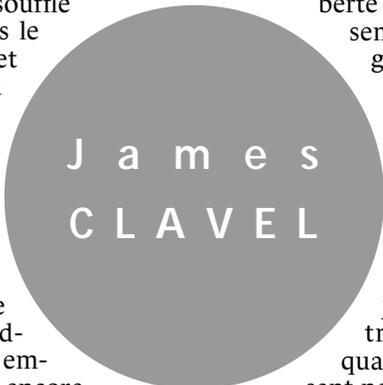
Frégates et clippers



DIRK STRUAN se dressait à l'avant du canot, fléchissant les genoux pour conserver l'équilibre malgré le tangage. Et bien qu'il fût déjà très en retard pour la cérémonie, il ne pressait pas ses matelots aux avirons. Il savait que rien ne commencerait avant son arrivée.

Le canot était trois cents mètres au large, et les encouragements du bosco – « *Souquez comme ça !* » – se mêlaient agréablement au souffle de l'alizé de nord-est. Très haut dans le ciel, le vent prenait plus de force et chassait les cumulus pommelés de la terre vers l'île et le grand large.

La rade était encombrée de navires marchands, tous britanniques, à part quelques rares américains et portugais. Avant la guerre, les navires marchands auraient mouillé à Macao, la petite colonie portugaise au bout d'une presqu'île, sur le continent, à quarante milles au sud-ouest, de l'autre côté de l'immense embouchure de la rivière des Perles ; ou encore au large de l'île de Whampoa, à treize milles au sud de Canton. C'était la dernière limite permise, selon la loi chinoise, aux navires européens ; ils ne pouvaient approcher plus près de Canton. Par décret impérial, tout le commerce européen était restreint à cette



ville. La légende voulait que plus d'un million de Chinois habitassent dans ses murs. Mais aucun Européen ne pouvait le savoir avec certitude, car jamais aucun ne s'était promené le long de ses rues.

Depuis la plus haute Antiquité, les Chinois avaient des lois formelles excluant les Européens de leur pays. La rigidité de ces lois, le manque de liberté pour les Européens d'aller où bon leur semblait et de faire du commerce à leur gré avaient causé la guerre.

(...)

Autour des navires marchands, il y avait les bâtiments de guerre du corps expéditionnaire britannique ; des vaisseaux de ligne, des 74 canons, des 44, des 22, des bricks, des frégates, une infime partie de la plus puissante marine que le monde ait jamais connue, et des dizaines de transports de troupes, avec à bord quatre mille soldats anglais et indiens, faisant partie de l'armée la plus puissante de la

Terre.

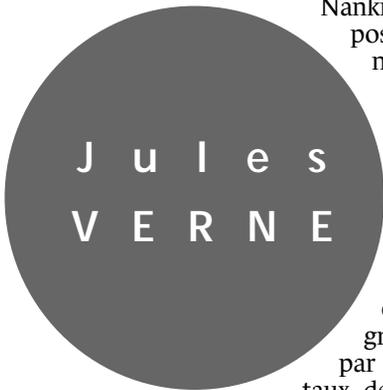
Et parmi ces navires, il y avait encore les merveilleux clippers d'opium, effilés, aux mâts inclinés, les vaisseaux les plus rapides jamais construits.

(*Tai-pan*, Presses de la Cité, « Omnibus », 1994)

(1924-1994)

La fascination de Clavel pour l'Asie est née des récits de son père, capitaine de frégate de la Royal Navy. Scénariste à succès après la guerre (*La Mouche*), il se met à écrire en 1960.

Fumées d'opium



HONG-KONG n'est qu'un îlot, dont le traité de Nanking, après la guerre de 1842, assura la possession à l'Angleterre. En quelques années, le génie colonisateur de la Grande-Bretagne y avait fondé une ville importante et créé un port, le port Victoria.

Cette île est située à l'embouchure de la rivière de Canton, et soixante milles seulement la séparent de la cité portugaise de Macao, bâtie sur l'autre rive. Hong-Kong devait nécessairement vaincre Macao dans une lutte commerciale, et maintenant la plus grande partie du transit chinois s'opère par la ville anglaise. Des docks, des hôpitaux, des wharfs, des entrepôts, une cathédrale gothique, un « government-house », des rues macadamisées, tout faisait croire qu'une des cités commerçantes des comtés de Kent ou de Surrey, traversant le sphéroïde terrestre, est venue ressortir en ce point de la Chine, presque à ses antipodes.

Passepartout (...) se rendit au quai d'embarquement du *Carnatic*, et là il aperçut Fix qui se promenait de long en large, ce dont il ne fut point étonné.

Fix offrit à son compagnon de se rafraîchir dans une taverne. Passepartout avait le temps. Il accepta l'in-

vasion de Fix. Une taverne s'ouvrait sur le quai. Elle avait un aspect engageant. Tous deux y entrèrent. C'était une vaste salle bien décorée, au fond de laquelle s'étendait un lit de camp, garni de coussins. Sur ce lit étaient rangés un certain nombre de dormeurs.

Une trentaine de consommateurs occupaient dans la grande salle de petites tables en jonc tressé. Quelques-uns vidaient des pintes de bière anglaise, ale ou porter, d'autres, des brocs de liqueurs alcooliques, gin ou brandy. En outre, la plupart fumaient de longues pipes de terre rouge, bourrées de petites boulettes d'opium mélangé d'essence de rose. Puis, de temps en temps, quelque fumeur énérvé glissait sous la table, et les garçons de l'établissement, le prenant par les pieds et par la tête, le portaient sur le lit de camp près d'un confrère. Une vingtaine de ces ivrognes étaient ainsi rangés côte à côte, dans le dernier degré d'abrutissement.

Fix et Passepartout comprirent qu'ils étaient entrés dans une tabagie hantée de ces misérables, hébétés, amaigris, idiots, auxquels la mercantile Angleterre vend annuellement pour deux cent soixante millions de francs de cette funeste drogue qui s'appelle l'opium ! Tristes millions que ceux-là, prélevés sur un des plus funestes vices de la nature humaine.

(*Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, Hetzel, 1873)

(1828-1905)

L'écrivain le plus traduit de toutes les littératures et l'un des pères de la science-fiction.

Mer de brume



HONG-KONG est une chose splendide. Première vision de Chine, car ces monts hautains, aux lignes élégantes et nobles, drapés de brousse verte voilée parfois à mi-seins de collines de l'ombre de nuages, cela, c'est de la terre

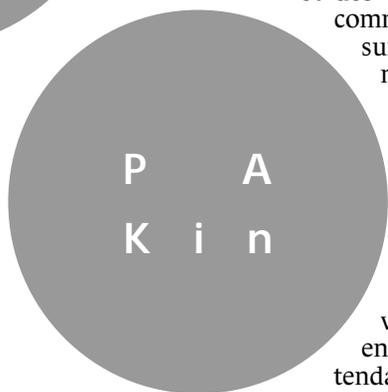
chinoise, malgré la possession anglaise. J'avoue cependant que ces possesseurs en ont tiré un splendide parti. Arrivée absurde dans la nuit. Nuages, nuées et pluies sur la côte. Mon compagnon de table et d'escale, le jeune Espagnol de Manille, me pilote aimablement. Mais quel « pittoresque » ! L'adjectif, banal, est le mieux placé du monde. Hauteurs, amphithéâtres de ruelles, de nations, boutiques, masses vertes mouillées, enseignes, couleurs, soleils et nues dans l'ingéniosité anglaise. Inévitable ascension funiculaire au Peak. Mais vue sur une mer de brume seulement.

Les sampans sont des maisons de famille flottantes. Tout en déménageant leur passager du paquebot à terre, ils se livrent aux occupations sociales les plus diverses, hormis celle qui consisterait à augmenter une famille déjà surabondante : le père, à l'avant, tire sur son aviron ; la femme godille et gouverne, à l'arrière ; et, pendu sur son propre arrière, à elle, un dernier-né sommeille aux mouvements qu'elle fait pour pousser le bateau. Entre les deux, homme et femme, toute une nichée du diamètre d'Yvon, dont les uns dorment, les autres rament, ou amènent la voile, ou mangent ou... se battent. Ce sont de bien braves gens le jour, et de jolis pirates la nuit. Ils ont fait jusqu'à ces derniers temps disparaître plus d'un passager, ou plus d'un bateau sur lequel ils s'embarquaient comme passagers ; et ils ont donné quelques filaments à retordre aux Anglais. Maintenant encore, on ne s'embarque pas de nuit dans un de ces sampans sans qu'un policeman hindou en prenne le numéro : pour retrouver ensuite les coupables, en cas d'avarie du passager, ou même de noyade assez provoquée...

Départ à 4 heures. Beauté de la passe de l'Est. Comme un beau fruit mûr dont on palpe amoureusement les contours, notre marche lente mais certaine entoure d'un sillage distant la globuleuse Chine dont je vais si goulûment presser le jus !

(Lettres de Chine, Librairie Plon, 1967)

(1878-1919)
Au cours d'un premier voyage en Polynésie, il écrit *Les Immémoriaux* (1907). Ses recherches et ses idées sur l'« exotisme » font de lui un précurseur des ethnologues modernes.



Né en 1904, il a séjourné en France dans les années 20. Anarchisant dans sa jeunesse, puis compagnon de route du Parti communiste chinois. Son roman le plus célèbre est *Famille* (Flammarion/Eibel, 1979).



Nuit étoilée

NOUS AVONS EMBARQUÉ sur le vapeur, pour Canton. A dix heures du soir, le bateau a quitté Hong Kong.

Au moment où le bateau larguait les amarres, mon ami Hong m'a appelé. En sortant de la cabine, je l'ai entendu qui disait :

- Hong Kong, la nuit, est merveilleuse. C'est un spectacle à ne pas manquer.

Accoudé au bastingage, devant la cabine, j'ai contemplé Hong Kong qui s'éloignait peu à peu.

La mer était sombre, aussi sombre que le ciel, et s'il y avait des étoiles, bien peu brillèrent. Hong Kong, en revanche, n'était qu'une myriade d'étoiles.

Lumières de la colline, lumières des rues, lumières des immeubles. Chaque lumière était une étoile, plus brillante, à mes yeux, que les vraies. Serrées les unes contre les autres, elles formaient comme une montagne d'étoiles, une scintillante montagne d'étoiles.

La nuit était calme et douce. Pas un son ne s'élevait du rivage. A croire que Hong Kong avait fermé sa grande bouche. Il n'empêche, en regardant fixement par-dessus la scintillante montagne d'étoiles, j'ai cru entendre les lumières chuchoter entre elles. Avec le roulis du bateau, les lumières dansaient. Et les feux des tramways et des voitures filaient. Je les voyais cligner comme des yeux humains : peut-être se poursuivaient-ils, se parlaient-ils. Ma vue et mon ouïe se sont confondues, et il m'a semblé entendre avec les yeux. La montagne d'étoiles n'était pas silencieuse, elle interprétait une impressionnante symphonie.

J'en avais presque oublié où je me trouvais...

J'ai eu la sensation que le bateau tournait. La montagne d'étoiles est devenue de plus en plus petite. Mais j'avais encore les yeux pleins des lumières et j'entendais l'émouvante symphonie.

Quand le bateau s'est enfoncé entre les montagnes (à moins que ce ne fussent des îles), Hong Kong a disparu complètement. La mer n'était pas éclairée et une épaisse obscurité enveloppait notre bateau. La montagne d'étoiles, maintenant, n'était plus qu'un rêve lointain et indistinct.

Je suis resté sur place, le regard perdu au loin, cherchant des yeux la montagne d'étoiles. En vain. L'air était frais et le vent qui soufflait me faisait mal à la tête, aussi ai-je réintégré la cabine. Là, c'était un autre monde, plein de bruits et d'agitation. Comme je pénétrais dans la pièce, j'ai pensé, pris malgré moi d'un doute : « Et si tout cela n'avait été qu'une illusion ? »

(Canton, fin mai 1933)

Traduit du chinois par Angel Pino.

Transcendance

J'AI TRENTE-SEPT ans cette année, je suis célibataire, assistant dans un institut de recherche sur la culture. En dehors de mon travail, j'exerce également une fonction dans une société de biens. Ma passion à mes heures de loisir est la lecture des sutras bouddhiques, de la Bible, ainsi que du Coran. Dans le passé, je faisais de la littérature anglo-américaine ; mais les savants d'ici donnent dans l'école chinoise : l'art de la bibliographie fleurit. Je ne suis pas en bons termes avec eux ; à chaque fois qu'on réalise une bibliographie ou une anthologie, on évince mon nom. Peu à peu, j'ai réalisé que les bibliographies sont partout. J'avais l'impression d'avoir toujours un stylo suspendu au-dessus de ma tête : j'ai fini par m'évanouir sans laisser de traces. Plus tard, j'ai fait des lectures au hasard, je me suis abonné à des revues françaises, dont certaines étaient consacrées à des sujets religieux et littéraires, peut-être les personnes qui parlent de religion sont-elles relativement tolérantes ; j'ai envoyé des articles de temps en temps, à ma grande surprise, il y a eu un écho.

(...)

Par un crépuscule de pluie fine, mon ami photographe Li Biansheng et moi buvons un verre, je mentionne le fait que dans quelques mois des professeurs français vont tenir une conférence sur « La littérature et la transcendance », ils m'invitent à réunir des documents et à écrire un article, mais avec le temps que prendront les échanges épistolaires, ce n'est pas vraiment l'idéal. Biansheng préconise l'achat d'un fax. Quand, plus tard, nous marchons dans les rues de Causeway Bay, dans une légèreté insouciant, il dit soudain : « Ne désires-tu pas acheter un fax ? » Et il m'entraîne dans une boutique d'appareils électriques, en disant, comme pour les jeunes filles autrefois : si tu marches sans but dans les rues de Causeway Bay, à coup sûr tu finiras par acheter quelque chose. Comme Biansheng connaît l'huile qui officie dans le magasin, que je n'aie pas un sou sur moi est sans importance : lorsque je quitte la boutique, je ne suis plus seul ; je rentre à la maison avec ma fax machine.

(...)

Progressivement, je commence à dépendre un rien d'elle. Je ne suis plus habitué aux sentiments, mais parce qu'elle a l'air candide et qu'elle est sans malice, elle devient naturellement l'unique amie en laquelle j'aie confiance. Dans les luttes politiques au bureau durant la journée, je ne peux m'empêcher de songer à elle, en pensant à son allure éclairée, en la voyant porteuse d'une communication relativement authentique ; après le travail, je ne pense qu'à me retrouver en face d'elle. Je me fais une assiette de nouilles italiennes ou une salade, je me verse un verre de vin rouge ; en face d'elle, j'éprouve un sentiment de soula-

gement. Nous pouvons écouter de la musique ensemble ou nous chauffer au soleil. Exclusivement, elle soutient ma relation avec le monde de la transcendance. Les jours sans informations, j'insère les phrases que j'écris, qui naturellement vont être photocopiées. « La notion de transcendance dans l'écriture poétique romantique... », « Le point de vue de Kant sur la notion d'énergie... » et autres passages qu'elle photocopie, imprime sur une feuille qui porte son souffle, je crois l'entendre faire chorus, je gagne son admiration, elle me procure une immense confiance.

Précisément parce qu'il en est ainsi, le premier froissement est particulièrement chagrinant. A mi-chemin dans une transmission d'informations, elle reste soudain silencieuse ; on dirait qu'elle exprime une muette protestation à l'égard du plan de mon article ; plusieurs feuilles se superposent, s'enroulent brusquement : se plaint-elle que mon propos soit trop long ? Je m'empresse de récupérer par terre le manuscrit, fais une nouvelle lecture sous un autre angle. C'est vrai, peut-être le deuxième et le troisième points peuvent être fondus, le passage du milieu dans la deuxième feuille peut éventuellement être supprimé. Certaines questions ne sont-elles pas trop abstraites ? La conclusion, oui, la conclusion sonne peut-être un rien mystérieuse pour la jeune génération ; je n'ai pas oublié que ma machine est un produit de la nouvelle génération, et qu'elle contient sûrement, en plus ou moins grand nombre, des critères de valeurs de cette génération. Peut-être la conclusion est-elle trop affirmative, peut-être est-elle trop lointaine ? Je m'assieds pour faire une révision supplémentaire. L'ultime version passe des quatre feuilles initiales à trois, après les suppressions.

(...)

Rien ne semble se produire jusqu'à deux ou trois semaines plus tard : alors que je transmets au loin une lettre et une bibliographie, à mi-chemin un nouvel incident survient. Au milieu de la deuxième page, à nouveau c'est l'arrêt. Et lorsque j'extirpe les feuilles, les repositionne sur le départ, fais le projet de les renvoyer, le rouleau de papier se met en marche, la machine reçoit des informations émises de l'extérieur, casse mon pieux rapport. Sur le papier blanc qui sort peu à peu en se déroulant, je vois des informations de toutes sortes : meubles cédés à bon marché par des immigrés, voitures d'occasion, vous avez besoin de trouver une domestique fiable et ponctuelle, nouilles japonaises, tendre riz blanc, taxes supplémentaires de taxi. Elles ont l'air d'un feuilleton, elles sont en train d'écrire une autre histoire. Je lis attentivement : ce n'est sûrement pas l'écho que me transmet le groupe religieux du lointain lieu. Peut-être est-ce une agence de publicité ou d'informations qui s'est saisie de mon numéro et me transmet son évangile.

Une mauvaise plaisanterie ? Ce n'est pas sûr. La deuxième fois que je reçois ce genre d'informations, je m'interroge : s'ils m'ont choisi, cela a-t-il un sens particulier ? Je prends mon temps, je fais une lecture minutieuse des signes. Les documents qu'ils me font parvenir semblent n'avoir pas de rapport avec moi, mais il semble aussi qu'ils ne soient pas sans rapport.



et fax machine

Rapport de quelle sorte? Je lis à plusieurs reprises, ces publicités arrivent sans interruption, je ne suis pas en mesure de transmettre au loin mes idées.

Au bout du compte, le ronronnement s'arrête; c'est la fin des machins envoyés. Je m'empare du manuscrit mis de côté, dans l'idée de le remettre sur le fax. Mais voilà que sans savoir pourquoi je ne me sens pas tranquille, je veux le reprendre pour le lire encore une fois. Après ma lecture de ces machins, je ne peux m'empêcher de vouloir apporter des corrections au projet d'article dans la lettre que je tiens en main: j'ai l'impression que c'est plein de machins imprécis et lourds, que c'est trop empreint d'idéalisme, qu'ainsi cela peut paraître flou. Par conséquent, j'apporte des corrections.

Mais lorsque je transmets aux prêtres ma lettre, par inadvertance, j'attrape en même temps une publicité de dépannage-plomberie et la glisse dans le fax. Je ne m'arrête pas là, car je décide de me servir du numéro de fax indiqué sur la publicité pour transmettre une information: je leur demande de ne pas m'envoyer quotidiennement autant de papier en pure perte. Mais voilà que je me trompe et transmets en même temps la lettre adressée aux prêtres.

Nous souffrons tous d'une trop forte pression dans le travail, chaque chose est faite à la dernière minute. La transmission accélérée une fois achevée, je me rends compte de l'énormité de l'erreur, mais je n'ai aucun moyen de redresser la situation. Les réactions des deux côtés sont à peu près à l'opposé. Les critiques distingués trouvent que dans ma réflexion sur la transcendance je cède aux facilités du monde vulgaire, j'ai une tendance à la « légèreté » et au « superficiel »; ils expriment leur sollicitude et leur préoccupation. L'accusé de réception de l'agence de publicité est bien sûr laconique et impersonnel, mais à l'évidence il témoigne aussi d'une impatience pour le passage qui a trait à la réflexion sur un autre monde; cette lourdeur excessive les met quelque peu mal à l'aise. Comment dire? Dans le monde de la publicité, on n'écrit pas pour parler de ces choses-là. Reste que leur ton froid suggère clairement que je suis un fou de religion détaché de la réalité.

(...)

Au bout de plusieurs nuits, ayant pour finir dépassé le délai d'un jour, je mets tant bien que mal la dernière main à une ébauche de manuscrit. Il reste en outre des notes que je n'ai pas éclaircies, et dans l'article lui-même certaines idées pourraient être développées. Mais je suis épuisé. Je me traîne jusque devant la machine, je lève la tête, je regarde l'heure à l'horloge: quatre heures et demie du matin.

Lentement, tendrement, j'insère le manuscrit encore tiède dans la machine, en prenant les plus grandes précautions pour ne pas la faire souffrir. Je bouge doucement le papier, caresse le fin bouton, je me penche vers elle pour attendre tranquillement, parce qu'elle est mon unique voie de communication avec le lointain monde spirituel. Je nourris le pieux espoir qu'aucune erreur ne sera commise, que les informations arriveront à destination, et qu'il sera aussi possible de recevoir une réponse. Je suis dans l'attente que le signal de

demande de communication se transforme en signal d'établissement du contact, que soit émis un son gai et sans souci. Je bouge le texte, rectifie la position, souhaite une jonction plus adéquate. Mais du début à la fin ce sont successivement des coups frappés à la porte et des indicatifs d'appel; il semble que dans l'appel vers un lieu des plus lointains, que dans l'impossibilité de trouver un point d'aboutissement à la quête cosmique, certaines choses sensibles et délicates n'offrent jamais d'attaches, que les portes saintes refusent de s'ouvrir pour me laisser entrer.

Ça ne fait rien, nous allons encore essayer. J'imagine que ces distingués prêtres et professeurs français se trouvent en ce moment dans le sud de la France dans un paysage semblable à une peinture, ils admirent le spectacle du soleil couchant, ils chantent des cantiques, n'ont pas les soucis de nous autres hommes ordinaires. Les cantiques résonnent. Je suis vraiment trop fatigué. Je dors, puis me réveille. Le parfum du vin, les couleurs de l'impressionnisme. Je me réveille, puis me rendors, puis me réveille. Ce manuscrit qui traite de la littérature et de la transcendance, je n'arrive à le transmettre, à le transmettre au loin, et voilà que ma machine fax commence à briller d'une lumière rouge. Une lumière rouge, puis une lumière verte, puis une autre lumière rouge. Elle émet toutes sortes de bruits étranges, gloussotant, jusqu'à ce qu'une volute de fumée blanche s'échappe: la maladie est là!

Je ne sais pas sur quel pied danser. La date limite pour le manuscrit est dépassée, j'espère bien sûr être dans les temps pour établir la jonction avec ce beau monde de la transcendance auquel je crois, pour communiquer aux hommes mon idéal. D'un autre côté, je ressens fortement que le plus important est de veiller sur cette machine fax du monde séculier; au moment où elle a le plus besoin de moi, comment l'aider à passer le cap difficile, à faire en sorte qu'elle se rétablisse. J'essaye les massages et la pression des doigts; je lui donne à manger toutes sortes de médicaments de papier doux; je tâte son pouls et les battements de son cœur; j'utilise toutes les feuilles de papier que j'ai sous la main pour la tester; j'exerce ses entrailles à la fluidité. Le texte qui traite de la transcendance se mêle aux indications de posologie et de plomberie. J'explore les voies de circulation de l'énergie, j'appuie doucement sur les points d'acupuncture. Le texte hybride passe facilement, sans que je sache jusqu'où va aller la transmission, quelle sera la réaction de la personne qui recevra l'envoi. Je ne peux pas m'occuper d'autant de choses à la fois. Placé comme je le suis au milieu de la transcendance et de la fax machine je ne peux que faire ainsi: selon mes capacités et dans les limites de mes possibilités, agir sur les urgences, en espérant parvenir à tracer mon chemin.

(1990)

Traduit du chinois par Annie Curien

Y E
S i

Né en 1948, originaire de la province du Guangdong. Poète et auteur de nouvelles et d'un roman, il publie aussi sous le nom de Leung Ping-kwan. Il a fait des études de littérature comparée aux Etats-Unis. En tant que critique, il a publié plusieurs ouvrages sur la culture de Hongkong. Il enseigne la littérature comparée à l'université de Hongkong.

Une identité fragmentée et inachevée





Une vision très acide de la population de Hong-kong où se mêlent la tradition chinoise, l'ascendant britannique et l'influence américaine. Né en 1969, Tse Chi Tak est l'un des jeunes photographes exposés à la Laverie jusqu'au 4 octobre (9, rue Keller, 75011 Paris).

TSE
Chi
Tak



香
港
人

Echos révolutionnaires

25 JUIN.

« La grève générale est décrétée à Canton. »

Depuis hier, ce radio est affiché, souligné en rouge. Jusqu'à l'horizon, l'océan Indien immobile, glacé, laqué – sans sillages. Le ciel plein de nuages fait peser sur nous une atmosphère de cabine de bains, nous entoure d'un air saturé. Et les passagers marchent, à pas comptés, sur le pont, se gardant bien de s'éloigner trop du cadre blanc dans lequel vont être fixés les radios reçus cette nuit. Chaque jour, les nouvelles précisent le drame qui commence ; il prend corps ; maintenant, menace directe, il hante tous les hommes du paquebot. Jusqu'ici, l'hostilité du Gouvernement de Canton s'était manifesté par des paroles : voici que, tout à coup, les télégrammes traduisent des actes. Ce qui touche chacun, ce sont moins les émeutes, les grèves et les combats de rues, que la volonté inattendue, et qui semble tenace comme la volonté anglaise, de ne plus se payer de mots, d'atteindre l'Angleterre dans ce qui lui tient le plus au cœur : sa richesse, son prestige. L'interdiction de vendre dans les provinces soumises au Gouvernement cantonais toute marchandises d'origine anglaise, même si elle est proposée par un Chinois ; la méthode avec laquelle les marchés sont maintenant, l'un après l'autre, contrôlés ; le sabotage des machines par les ouvriers de Hong-Kong ; enfin, cette grève générale qui, d'un coup, atteint le commerce entier de l'île anglaise, tandis que les correspondants des journaux signalent l'activité exceptionnelle des écoles militaires de Canton, tout cela met les passagers en face d'une guerre d'un mode tout nouveau, mais d'une guerre entreprise par la puissance

anarchique de la Chine du Sud, secondée par des collaborateurs dont ils ne savent presque rien, contre le symbole même de la domination britannique en Asie, le roc militaire d'où l'empire fortifié surveille ses troupeaux. Hong-Kong.

Hongkong. L'île est là sur la carte, noire et nette, fermant comme un verrou cette Rivière des Perles sur laquelle s'étend la masse grise de Canton, avec ses pointillés qui indiquent des faubourgs incertains, à quelques heures à peine des canons anglais. Des passagers, chaque jour, regardent sa petite tache noire comme s'ils en attendaient quelque révélation, inquiets d'abord, angoissés maintenant, et anxieux de deviner quelle sera la défense de ce lieu dont dépend leur vie – le plus riche rocher du monde.

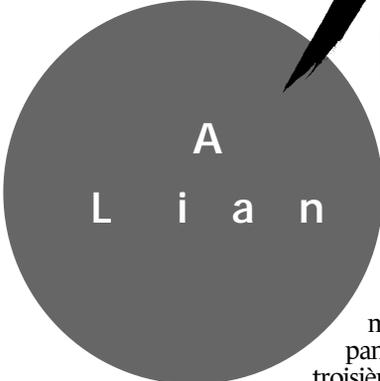
S'il est atteint, ramené, plus ou moins tôt, au rang de petit port, si, plus simplement encore, il s'affaiblit, c'est que la Chine peut trouver les cadres qui, jusqu'ici, lui ont manqué pour lutter contre les Blancs, et la domination européenne va s'écrouler. Les marchands de coton ou de cheveux avec qui je voyage sentent cela d'une façon aiguë, et rien n'est plus singulier que de lire sur leurs visages angoissés (mais que va devenir la Maison ?) la répercussion de la lutte formidable entreprise par l'empire même du désordre, organisé tout à coup, contre le peuple qui représente, plus qu'aucun autre, la volonté, la ténacité, la force.

(Les Conquistadors, Grasset, 1928)



(1901-1976)

Trois romans de l'ancien ministre du général De Gaulle sont nourris de l'Extrême-Orient : *Les Conquistadors* (1928), *La Voie royale* (1930) et *La Condition humaine* (1933).



Si j'avais des racines

Né en 1948 à Macao, auteur d'essais brefs et d'aphorismes, chroniqueur de presse, il est également connu à Hongkong sous le nom de Richard.

S'IL Y AVAIT UN SURHOMME qui arrachait du sol jusqu'aux racines de tout un immeuble, à quoi ressembleraient les « racines » de cet immeuble ? En premier lieu, ce seraient des pieux en béton armé également répartis. Droits comme des clous. En deuxième lieu, ce seraient des plaques de tôle entourant le bas de l'immeuble. Comme une jupe le recouvrant de ses pans. Pour protéger de l'eau et de la boue. Et puis,...

troisièmement, en dehors du domaine mécanique, ce seraient des fils électriques, des conduites d'eau, des canalisations souterraines, des tuyaux de gaz... Un bouquet de choses semblables à des racines.

Si l'on arrachait un immeuble, tout le monde verrait que ce n'est pas monté comme un jeu de cubes. Tous les immeubles ont des racines.

En rentrant d'une île à bord d'un bateau, j'aime me pencher sur la balustrade pour regarder Hong Kong. Ne peut-on croire que toutes ces maisons semblables à des boîtes d'allumettes aient des racines ?

A supposer que je sois un surhomme, je prendrais la mer pour aller au bord de l'eau dans le quartier ouest. Il y a là-bas tant de maisons en bois. Les pieux en bois, comme autant de racines, se fichent dans la mer. Les pieux une fois arrachés, ah !, je découvrirais que les algues, les coquillages, les cordes abandonnées, les vieilles chaînes, les poubelles,

dans le fond, bosquets ou tiges, en grand nombre emmêlés, sont tous des racines.

Si avec deux pièces de monnaie l'on pinçait la barbe sous le menton, si l'on l'arrachait de force, à l'intérieur il resterait les racines. Sous les follicules pileux, on verrait au microscope que des vaisseaux sanguins, des fibres nerveuses, des glandes sudoripares, des filaments de graisse existent. Qui sont tous des racines. Si déracinement il y avait, ce serait douloureux. Douloureux parce que les fibres nerveuses sont en communication (...)

Je me tiens debout sur le sol. Je me dis : mes pieds ont-ils des racines ? Je lève la tête pour regarder le ciel, j'étends les mains, je peux presque saisir le ciel. Je baisse la tête pour regarder le sol, le sol se prolonge sous mes pieds. Je me dis : si j'avais des racines, où me conduiraient-elles ?

Je mets des patins à roulettes, je glisse sur le sol. A l'évidence, je n'ai pas de racines. Je me dis encore : si j'avais des racines, celles-ci seraient-elles reliées au système nerveux ? S'il y avait quelqu'un pour me déraciner, cela serait-il douloureux ?

D'ici dix ans, tout le monde aura des patins à roulettes dans la rue, tout le monde circulera en glissant sans racines, insouciant. Il est difficile, au demeurant, de savoir si ceux dont les racines ont été coupées peuvent ne pas souffrir.

(1981)

Traduit du chinois par Annie Curien

China Watchers

Les lions des banques



PARMI LES CHINOIS m'est surtout précieux Fei Yeh Min, un grand monsieur et aussi une franche « crapule » mais dans la meilleure acception du terme.

Un petit bonhomme de la

cinquantaine, tout osseux, tout maigre, ayant le sens de la drôlerie, de la répartie, une sorte d'esprit voltairien, ce qui est rare chez un Chinois. Quel épicurien ! C'est un ancien élève des jésuites de l'université Aurore de Shanghai, qui maîtrise toutes les finesses de notre langue, un amateur de bonne chère et de bons vins, de repas très gais. Souvent il m'invite à dîner, moi et quelques compatriotes, la fête, la kermesse à la gauloise, on bavarde, on fait assaut de bons mots, on se porte des toasts, on se grise un peu. J'apprécie beaucoup Fei Yeh Min, cet ami sûr et utile. (...)

Ce Fei Yeh Min m'avait aidé à mieux comprendre les relations de la Chine avec la colonie. Maintenir ou reconquérir l'intégralité de son territoire est un dogme de la Chine rouge, au point que Mao avait chassé ses grands alliés soviétiques de Dairen et de Port-Arthur (Lü Shun), sur le golfe du Petchili, ainsi que de toute la Mandchourie et de ce Turkestan que les Russes avaient convoité depuis le temps des tsars. Plus tard elle ferait une courte et victorieuse guerre à l'Inde pour quelques arpents de l'Himalaya. Alors, pourquoi les Chinois toléraient-ils un Hong Kong anglais, sans compter un Macao portugais à l'embouchure de la très célèbre Rivière des Perles ? Fei Yeh Min m'avait expliqué qu'il fallait à la Chine rouge un dépotoir. Dans le temps des anciens empereurs, Canton avait joué ce rôle et même en 1757, il était devenu le seul endroit où les Barbares pouvaient aborder. L'air narquois de Fei pour me rappeler cela. Plutôt que de laisser proliférer les chiens puants à travers l'Empire, souriait-il, il valait mieux les concentrer en un lieu précis, bien choisi et commode. Rien n'avait changé. La nécessité faisant loi, la Chine rouge avait besoin, à sa portée, d'un marché, d'une foire, d'une place pour commercer, se livrer aux trafics et avoir des contacts avec le reste de l'univers. Mieux, afin que la Chine reste pure, on n'avait pas choisi un port sur le continent, on avait parqué le mal et la souillure à Hong Kong. Là, l'Empire rouge pouvait entrer dans le jeu du capitalisme, créer des sociétés, gagner de l'argent, se salir les mains puisque les finances et l'économie ont de ces exigences. D'ailleurs la Chine « tenait » Hong Kong et même était rétribuée pour le faire : le ravitaillement en eau et en denrées alimentaires de la colonie rapportait beaucoup. Fei Yeh Min plaisantait : « *Combien de ces Américains contempteurs de notre Chine habitent des buildings qui nous appartiennent. S'ils savaient que c'est à nous qu'ils versent des loyers.* »

Et Fei Yeh Min concluait toujours :

« *Plus tard, plus tard, en 1997, Hong Kong nous reviendra, avec ses richesses.* »

(*Les Grandes Murailles*, Grasset, 1987)

Lucien
BODARD

Né en 1914, ce journaliste et romancier ne s'est, selon lui, « jamais vraiment occidentalisé ». Il quitte une carrière brillante et mouvementée de grand reporter pour prendre « sa retraite dans la littérature ».

Richard
HUGUES

Australien de souche irlandaise-galloise, Richard Hughes incarne la légende des grands correspondants de presse en Asie. Décédé en 1984, il a vécu au Japon, en Corée, en Chine et à Hongkong.

LA BANQUE de Chine se dresse à côté de la Hong Kong and Shanghai Bank. Aux lions impériaux, à la shanghaienne, de cette dernière répondent les lions socialistes de la première. L'après-midi, l'immeuble projette une ombre menaçante sur l'ouest du terrain de l'ancien Hong Kong Cricket Club. Outre sa fonction de cœur financier, la Banque de Chine sert de quartier général hongkongais au parti et à la diplomatie de Pékin. Presque toutes les banques de la colonie disposent de gardes armés ; certains d'entre eux donnent vraiment l'impression qu'en cas d'incident ils préféreraient tourner l'arme contre eux-mêmes plutôt que contre les artisans d'un hold-up. Ce n'est pas le cas devant la Banque de Chine : ses gardes en uniforme, à l'allure de militaires disciplinés, observent minutieusement tout visiteur étranger. Les locaux de la Banque ne jouissent certes d'aucun privilège diplomatique, mais les manières arrogantes qu'affectionne son personnel traduisent le fait qu'à leurs yeux pareille immunité va de soi. (...)

C'est durant les émeutes de mai 1967 que la Banque fut, pour la première fois, placée en état de « service actif ». Des mastards membres de son personnel furent positionnés en masse sur les trottoirs environnants et, par moments, répondant aux injonctions braillées par des haut-parleurs depuis les balcons de l'immeuble, pourchassaient et bousculaient les passants. Pour brouiller les insultes à la police et les incitations à la violence que déversaient ces haut-parleurs, le gouvernement fut obligé d'avoir recours à des équipements mobiles plus puissants encore, qui inondèrent les lieux d'airs d'opéra chinois. (...)

Les deux lions chinois trônant de part et d'autre de la porte principale donnèrent bien du souci aux communistes. Ils installèrent d'abord deux animaux chinois figés dans un garde-à-vous révolutionnaire, pour ridiculiser les deux lions impérialistes couchés qui gardaient alors, à côté, le siège de la Hong Kong and Shanghai Bank. Il apparut que les lions, quoique bien campés sur la ligne du parti, étaient relativement peu impressionnants. Il fallut leur trouver, pour garder l'entrée de marbre de la banque, des substituts de dimensions plus imposantes et d'allure plus féroce, qui furent taillés en pierre blanche, par des artisans de Hongkong, sur le modèle de ceux qui gardent la Cité interdite à Pékin. Cette rivalité indiquait bien que la Chine entendait mener bataille sur un front chauvin et non pas idéologique.

(*Borrowed Place, Borrowed Time - Hong Kong and its many faces*, Andre Deutsch, 1968)

Traduit de l'anglais par Francis Deron

Naissance d'un théâtre hongkongais

DANS LES MILIEUX CULTIVÉS de la Chine continentale, il y a une dizaine d'années, Hongkong était encore considérée avec raillerie comme un désert culturel. Aujourd'hui, force est de constater que c'est l'endroit le plus florissant qui existe pour le théâtre chinois. Sur cette terre en or, on peut trouver de l'argent à gagner, mais aussi des pièces de théâtre à regarder. Ceux qui s'intéressent à la culture chinoise devront dorénavant prendre en compte Hongkong, qui offre une scène de création théâtrale impressionnante.

Au cours des dix dernières années, les autorités britannico-hongkongaises ont relâché le contrôle qu'elles exerçaient sur le théâtre moderne de Hongkong, et ont accordé des subventions qui ont aidé à jeter les bases du développement du théâtre dans ce lieu. Ainsi, on a construit un centre culturel et plusieurs salles modernes, et l'on a ouvert une Académie des arts du spectacle (The Hong Kong Academy for Performing Arts). Confrontés à la rétrocession de 1997, soucieux, les intellectuels de Hongkong se sont éveillés plus radicalement à une conscience locale ; ils se sont mis à promouvoir la création théâtrale sur le sol hongkongais. Dès lors, à Hongkong, les auteurs dramatiques ne se sont plus satisfaits d'offrir des morceaux d'ornements culturels coloniaux à une minorité de spectateurs anglophones formés à l'éducation anglaise ou américaine ; ni de cultiver une nostalgie du passé, en montant des pièces et en faisant des adaptations dans les strictes limites du répertoire de la Chine continentale. La nouvelle génération et la classe moyenne hongkongaise qui sont nées sur ces terres et qui ont reçu une éducation universitaire, ont éprouvé, l'échéance de 1997 se rapprochant, un besoin d'affirmation d'elles-mêmes. En conséquence, les troupes de théâtre professionnelles, semi-professionnelles ou amateurs de Hongkong ont poussé comme des champignons, continûment. Le nombre de ces troupes dépasse aujourd'hui la centaine. Parmi celles-ci, la troupe Zuni Icosahedron, que Rong Nianzeng (Danny Yung) a créée au début des années 80 ; elle s'est lancée dans des mouvements de corps improvisés, sans le support d'une pièce écrite. On peut dire qu'il s'agit là de la première troupe de théâtre d'avant-garde sur les différentes terres chinoises.

Le répertoire chinois joué chaque année compte plus de deux cents pièces, le plus souvent interprétées en langue cantonaise, et qui ont un public. La pièce *Je suis hongkongais* de Du Guowei et Cai Xichang détient le record de longévité pour les œuvres dramatiques jouées à Hongkong. Cette pièce, produite en 1985, qui a donné lieu à cent douze représentations d'affilée, traite de l'histoire de Hongkong depuis les conflits coloniaux jusqu'à aujourd'hui, et peint l'environnement psychologique complexe, perceptible notamment à travers

la question identitaire, dans lequel vivent les Hongkongais.

Je me suis rendu de nombreuses fois à Hongkong pour assister à la représentation de certaines de mes pièces. En 1995, l'Institut d'art dramatique m'a invité à réaliser la mise en scène de *L'Autre Rive*, une œuvre que j'avais écrite dix ans plus tôt, alors que je vivais encore en Chine. Cette pièce n'avait jamais pu être jouée en Chine continentale ; elle avait été représentée à Taïwan, et voilà qu'on me proposait de la mettre en scène à Hongkong. J'ai reçu un accueil chaleureux. Les médias, tels que la télévision et la presse, accordent une grande importance à la nouvelle production théâtrale. Durant les répétitions de ma pièce, j'ai eu une vingtaine d'entretiens à la télévision ou dans les journaux. Deux semaines avant la première, tous les billets étaient vendus. Si je cite mon expérience personnelle, c'est parce qu'elle ne constitue nullement un cas particulier : les choses se passent souvent comme cela. Dans la presse paraissent des critiques approfondies, plus étayées qu'à Taïwan. Les journalistes sont jeunes, souvent âgés de moins de trente ans, et ont reçu une éducation ouverte. Ceux qui apprécient et soutiennent le théâtre expérimental à Hongkong sont, au premier chef, des Hongkongais, faisant partie de cette même classe d'âge et appartenant à une génération qui a bénéficié d'une éducation bilingue. Le théâtre de boulevard, quant à lui, est fréquenté par les Hongkongais riches ; là encore, on joue à guichets fermés.

Enfin, pour compléter cet aperçu de la vie théâtrale contemporaine à Hongkong, il me faut ajouter que dans les salles de théâtre aujourd'hui, on peut voir la comédie musicale façon Broadway en version hongkongaise et le répertoire classique anglais avec des auteurs comme Shakespeare joués en cantonais, l'opéra moderne de l'Américain Bob Wilson, la danse-théâtre de l'Allemande Pina Bausch, les pantomimes du Français Marcel Marceau et de ses élèves, ainsi que *Le Balcon* de Jean Genet mis en scène par un metteur en scène français. Par ailleurs, il existe un théâtre de l'absurde écrit par des auteurs dramatiques de Hongkong, ainsi qu'un théâtre d'avant-garde qui touche directement à la politique et à la société actuelle. On peut vraiment dire que cent fleurs s'épanouissent, qu'aucun tabou ne résiste. Une génération de metteurs en scène et d'acteurs qui comprend à la fois le théâtre occidental moderne contemporain et a l'expérience de la création artistique est en train de mûrir. Après la rétrocession de 1997, si les auteurs dramatiques de Hongkong ont la possibilité de maintenir la vitalité d'une création libre, indubitablement ce lieu deviendra un foyer extrêmement actif du théâtre chinois contemporain, véritable point de mire.

(1997)

Traduit du chinois par Annie Curien

G A O
X i n g
j i a n

Né en 1940 en Chine continentale, il a fait des études universitaires de français. Dramaturge et romancier, mais aussi peintre, ses pièces de théâtre modernistes lui ont valu reconnaissance littéraire et ennuis politiques. Depuis 1988, il vit en France. Son roman « La Montagne de l'âme » (L'Aube, 1995) retrace un périple spirituel dans les paysages et la culture chinois.

La plus courte distance

POUR EXPRIMER les sentiments contradictoires que j'éprouve à l'égard de Hongkong, je ferais remonter mon propos à un fait qui s'est passé vingt ans auparavant, à un sac à main Christian Dior. A cette époque Taïwan commençait à jouir de la prospérité liée au « miracle économique » et, si les grandes marques n'étaient pas aussi répandues qu'aujourd'hui, elles étaient connues dans certains cercles.

Toute femme qui avait une position sociale, un rang, de la fortune possédait un sac à main Dior. Et pourquoi Dior ? Je crois qu'au tout début, l'attention s'est portée sur les marques des grands fabricants, connues de tous. La palette des produits de beauté Dior a séduit les femmes de Taïwan, et porter un sac à main de la marque était bien vu. Les achats se faisaient la plupart du temps à Hongkong.

Les grandes marques à Taïwan étant soumises à de nombreuses taxes et mal diffusées, Hongkong, port libre à une heure d'avion seulement, était à l'évidence l'endroit idéal pour ce type d'achat. Faire ses achats à Hongkong, et surtout y acheter des marques, était un acte mondain. (...)

Armée de mon sac, j'invitai à dîner à Taïpeh une journaliste de Hongkong. Après le repas, pour les commodités de l'interview, par politesse, et aussi pour lui montrer que je faisais grand cas de sa visite, je lui proposai de venir chez moi.

A l'époque, j'occupais à Taïpeh, dans les beaux quartiers, une « somptueuse villa » qui appartenait à mon père. Il y avait trois niveaux et une cour. Mon père n'y résidait pas, j'y menais, avec une amie plus âgée, une vie très simple.

Mon intention ce soir là était de remplir au mieux mes devoirs d'hôtesse envers cette invitée venue de Hongkong. Pourtant, peu de temps après, mon amie me dit qu'une interview de moi publiée dans une revue de Hongkong comportait des attaques personnelles. Après avoir lu l'article, je compris que l'objet des persifflages était le sac que je portais ce soir-là et la « somptueuse villa de mon père ». J'étais présentée comme une adepte du capitalisme.

J'eus beau me creuser la cervelle, je ne saisisais pas le fond de l'histoire.

Plus tard, quand mes contacts avec Hongkong se furent resserrés, je finis par comprendre que cette journaliste se moquait acerbement de moi parce que j'étais écrivain et que je portais un sac Dior. Certes, elle avait avancé maintes théories de gauche, mais la raison majeure était la suivante : comment les gens de Taïwan (ou plutôt les écrivains de Taïwan avec leurs revenus aussi médiocres que ceux du tiers-monde) peuvent-ils se payer des marques, et comment seraient-ils dignes de les afficher ? (...)

Mais les Hongkongais étaient ouverts au monde, ils recevaient de nombreuses informations internationales, c'est pourquoi, quand il s'agissait de tourner en dérision une femme écrivain de Taïwan parce qu'elle portait un sac Dior, il fallait bien sûr, pour se justifier, afficher ses connaissances et montrer que l'on avait une conception du monde, avoir recours à des théories de gauche. (...)

Le complexe de supériorité des Hongkongais, ces Chinois « supérieurs » qui méprisaient le continent, Taïwan et même Singapour et les autres pays de l'Asie du Sud-Est, était très répandu dans les années 70. C'est que les Hongkongais, pour la majorité d'entre eux, ne considéraient pas comme un déshonneur d'être les sujets d'une colonie britannique. Avec leurs constructions coloniales, ces rues commerçantes, ce gouvernement intègre et compétent, cette compétitivité de marché, ils se faisaient une gloire d'être plus libres, plus progressistes, plus riches que les autres Chinois d'outre-mer. (...)

Hongkong était devenue, avant la levée de la loi martiale à Taïwan, la « sortie ». Nous allions y voir les films interdits par la commission de contrôle cinématographique, y lire des livres de gauche, y recevoir les nouvelles du monde que les offi-

ciels de Taïwan déformaient. A l'époque j'étais en relation avec le mouvement d'opposition de Taïwan. Mon statut d'écrivain me facilitait les contacts avec l'étranger. J'avais un contact très important, il s'agissait d'un jeune Hongkongais d'origine sociale très basse, qui était un idéologue de gauche, pur, bon, simple, prêt à donner sa vie pour les mouvements réformistes existants dans le monde. Il venait à Taïwan, ou prenait contact avec moi par quelqu'un. De mon côté, je pouvais ainsi lui donner des informations sur Taïwan qui étaient retransmises partout dans le monde.

Par malheur, il trouva la mort dans un accident d'avion alors qu'il fallait prendre des contacts en Amérique centrale. Il n'avait qu'une vingtaine d'années, menait une vie si noble, si différente de celle de la plupart des Hongkongais, qui sont utilitaristes et réalistes dans l'âme ! Je me glorifiai d'avoir un tel ami hongkongais. Son âme à présent repose en paix : Taïwan, sur le plan des droits de l'homme au moins, s'est améliorée. (...)

Depuis que la rétrocession de Hongkong à la Chine a été fixée à 1997, les Hongkongais qui ne parlaient jusque-là que le cantonais ou l'anglais, se sont mis en masse à parler le mandarin. Cette « hongkongitude » dont se rengorgeaient les Hongkongais ne peut qu'aller en s'atténuant, sinon, face au retour, dont on ne sait s'il sera une identification, ils ne manqueront pas de ressentir fortement les entraves à la liberté liées à la situation nouvelle.

Je peux comprendre ce sentiment de perte éprouvé par les Hongkongais.

Dans les années 80, alors que Taïwan voyait son économie se développer et connaissait plus ou moins les effets de la réforme démocratique, nombreux étaient les habitants de Taïwan, tout comme les Hongkongais de l'époque, à dire avec orgueil : « *Je suis Taïwanais, je ne suis pas Chinois.* » Mais pour un Taïwanais comme pour un Hongkongais, le destin est cruel. En mai 1996, Taïwan organisa pour la première fois une élection présidentielle au suffrage national. La réaction de la République populaire de Chine face à notre réussite démocratique fut l'envoi de missiles. Pendant les quelques jours que durèrent les « manœuvres », je m'étais rendue à Hongkong pour participer à une réunion scientifique. Mes amis m'ont dit : « *Le hasard a voulu que tu quittes Taïwan au bon moment, car, si la Chine attaque Taïwan, tu n'auras pas à craindre de ne pouvoir en sortir !* »

Je leur ai dit clairement : « *Si la Chine attaque Taïwan, je rentrerai immédiatement pour défendre l'île et me battre.* »

Les amis de Hongkong m'ont dit sur un ton moqueur : « *Te battre ? pour Taïwan c'est perdu d'avance, alors, où est l'intérêt pour toi de rentrer ?* »

Cette résolution de se battre jusqu'au dernier, pour sa patrie, pour son pays natal, les Hongkongais ne peuvent la comprendre.

Car les habitants de Hongkong n'ont pas les moyens de s'opposer au rattachement de 1997. Et ces Hongkongais qui ne peuvent faire autrement que d'être rattachés à la Chine disent avec jalousie de Taïwan, qui n'est pas encore entre les mains de la République populaire de Chine : « *Ne vous réjouissez pas, ce sera bientôt votre tour !* »

Si certains Hongkongais nous souhaitent le même sort qu'eux, c'est peut-être parce qu'ils se savent dans la déveine, sinon ils seraient indignés.

Alors pourquoi ne pourrait-on parler, à propos des sentiments contradictoires et complexes qui lient étroitement Hongkong et notre Taïwan, de « *communauté de destin* » ?

(1997)

Traduit du chinois par Chantal Andro



Des galeries piétonnes permettent de circuler et de faire du shopping, en passant d'un immeuble à l'autre, dans tout Central District. Ce travail du photographe Mak Fung, né à Hongkong en 1918, a été exposé en 1992.

Un labyrinthe





摩天大廈

de gratte-ciel



MAK Fung

Célébration

ECRIRE EN MARGE DE LA CHINE, c'est sentir particulièrement l'ordre immuable de l'histoire et du destin.

La métaphore, en Chine, ne connaît pas de limites. Quand un auteur écrit et commente sans limitation, écriture et exégèse sont en elles-mêmes dépourvues de limites. Ainsi, entre deux personnes de sexe différent qui se sont connues autrefois, dans les regards qui se croisent passe, entre le manque de familiarité et la suggestion, une information qui jamais ne connaît de limites. Ces mystères de l'esprit jouent sur les désirs lointains venus du subconscient : tout désir de tentative d'exégèse et d'écriture n'a jamais de point d'arrivée.

Dans les marges, ces marginaux qui vieillissent hors du pays ont une disposition d'esprit qui ne connaît pas de limites. Ils espèrent trouver, dans le mystère de la nostalgie culturelle, l'allégorie qu'ils seront à même d'interpréter.

Le crépuscule dans les marges. Des fleurs bleues ouvertes dans le soleil couchant. Tant de tourments ! Déjà l'on ressent la solitude à l'approche de la vieillesse. Les routes des marges, une étoile au ciel. L'univers a connu tant de vicissitudes ! La lune qui se lève verse sa lumière sur la nuit des marges de la patrie, tombe sur le cœur de ceux qui sont hors du pays, tombe sur l'histoire contemporaine de la Chine, dispense doucement ce parfum et cette odeur de décomposition propres à l'Histoire. Nous vivons dans une grande ville moderne la fin d'un siècle, les lumières sur la Terre sont plus resplendissantes que les étoiles au ciel et la croisée des destins reste ouverte devant nous. Tous ceux qui séjournent loin du pays cherchent le havre de l'existence. Notre destin, nos désirs et notre histoire sont lointains et vagues. Nous suivons la route de l'enfance à la rencontre de la fleur de l'âge. Dans le couloir de la vie, nous méditons les mots d'adieu de la vieillesse.

Ces dernières années mes souvenirs étaient empreints du sens de l'Histoire et du sentiment d'être en pays étranger. Pris entre le rêve et l'existence, j'ai expérimenté joies et séparations. J'étais comme un cachalot millénaire qui flâne au milieu d'une mer tiède soudain refroidie, aspirant les lueurs du couchant et du croissant de lune.

(...)

Dans mes écrits j'essaie de déstructurer cette âme que j'ai exilée et les désirs qui se forgent au cours de l'existence. Dans les années de la fleur de l'âge, qui sont comme un rêve désordonné et embrouillé, j'écris sur les manques de cet aveugle par l'âme que je suis. Un aveugle a besoin d'une canne assez longue pour marcher dans l'obscurité. Dans les marges, l'Histoire et le rêve sont devenus pour moi cette canne. Une canne qui certes peut me guider en chemin mais ne peut guider mon âme. Coincé entre ciel et terre, entre les hommes et les dieux, j'essaie de toutes mes forces de discerner le monde des marges. J'essaie d'interpréter le monde et le monde à son tour m'interprète ; qu'il s'agisse de gloses verbeuses ou muettes, c'est toujours une forme de remémoration de la vie.

Notre remémoration, de ce fait, possède une perplexité difficile à élucider, cela étant surtout vrai pour le lieu et l'époque où je suis né.

Avec les années, le sentiment d'être déraciné a été renforcé par des facteurs objectifs et m'a poussé à quitter ce pays où j'avais grandi. Mon retour dans une société constituée de Chinois a été comme le rappel d'une vie antérieure, mais en même temps c'était quelque chose qui m'était entièrement inconnu, et je me suis rendu compte, de façon brutale, que j'étais « l'Autre », étranger au pays. Je n'aurais jamais imaginé que ce sentiment de déracinement, après avoir intégré la société chinoise, bien loin de diminuer, irait en augmentant. Cette appartenance au monde chinois à laquelle je croyais tant, n'était en fait qu'une façon de penser sur le mode de la préférence. A l'approche de mes trente ans j'ai remis en cause ma foi dans le nationalisme.

(...) Je ne vois plus dans le nationalisme le palais des dieux que je m'étais imaginé, et en ai profité pour déstructurer aussi ces réflexions méandreuses sur la quête de l'existence. Dans mes écrits sont apparus des espaces de mutation.

Ces dernières années, la saveur du monde chinois et le mode de vie chinois, à force de suinter, ont fini par devenir une pluie d'automne. Pourquoi l'idée de désolation est-elle encore associée à l'automne et à la Chine ? Ce peuple soumis à l'adversité, et l'histoire qu'il a suivie, sont devenus poèmes chez maints poètes avant de reprendre leur forme originelle pour retomber dans tous les coins du monde où s'offrent à l'homme des plaisirs frénétiques.

L'histoire de la Chine, en cette fin de siècle, a voulu que les descendants des Chinois d'outre-mer tendent peu à peu au silence. Le silence est un handicap psychologique pour la nouvelle génération, une marque aposée sur le destin. Dans l'Histoire falsifiée j'ai perçu une déchirure. Ce fut le début d'une longue quête du pays d'origine. J'ai commencé à interpréter les métaphores chinoises, dans les écrits et dans l'oubli : dans l'oubli la quête existe aussi.

(...)

Ici, à la lueur de la lune et des étoiles, fleuve et montagnes, lumières et immeubles ne peuvent masquer le complexe contradictoire des gens de Hongkong. Le vide intérieur reste à combler, l'Histoire extrinsèque le fera. La génération précédente a déjà vécu sa dernière période de colonisation et l'histoire de la discrimination raciale. La perspective cauchemardesque de cette grande Asie de l'Est, chère à l'empire japonais, avait fait vivre aux Chinois, sur le continent comme à l'extérieur du pays, y compris mes grands-parents, les années les plus tragiques de leur vie.

Arrivé à la fleur de l'âge on comprend que le destin a ses propres raisons, dictant les choix existentiels, et exploitant l'histoire de Chine.

Dans les marges, une fois de plus, le crépuscule tombe, la ville prodigieuse accueille la marée humaine qui rentre chez soi. La lumière étincelante du soleil s'évanouit. Chacun dans cette quête finira par trouver son palais et nous sommes tous princes héritiers. Ces gens venus de tous les coins du monde se divertissent dans leur palais ou bien, dans leur enfer intérieur, font des rêves de festins somptueux.

(...)

無
止
境

L I M
C h i n
C h o w n

Né en 1963 en Malaisie, il est poète et auteur de proses poétiques. Sa famille est originaire de la province du Fujian. Il a fait ses études en Malaisie, à Taiwan, puis à Hongkong. Il enseigne à l'université baptiste de Hongkong.

de la fleur de l'âge

Le cours de la vie est une exploration des arcanes du destin, une quête de la vérité.

Arrivé à la fleur de l'âge désirs et chimères commencent à se manifester sur un nouveau mode, mais le mode de l'existence, lui aussi, est en pleine mutation : peut-être pour certains ne change-t-il pas du tout, alors que pour d'autres il devient méconnaissable.

Par un paisible crépuscule de la fin du printemps, les fleurs paisibles tombent une à une, leur façon de tomber est comme un rêve interdit, elle est sans outrance. Les graines tombées dans les marges poussent en arbres gigantesques, les fleurs qui tombent des arbres sont empreintes de la solitude de ce qui se fane, en secret elles apaisent l'âme de celui qui se trouve étranger. Le calme ambiant fait que nous semblons tomber dans un état de renaissance, avec cette sensation que le flétrissement des feuilles est en fait une sorte d'auto-désagrégation.

Au fil des saisons, le vent de nord-est légèrement froid se change en doux vent d'est et les fleurs fanées des arbres de Judée et des azalées jonchent le sol à profusion. On pense aux suites d'un somptueux banquet où l'on reste seul pour remettre tout en ordre. Du spectacle florissant de l'existence il ne reste que le goût amer de la solitude. Que la ville soit encore plus prospère et grouillante d'activités, tout ce qui tombe dans les marges n'en deviendra pas moins interdit. Toute contravention nous fera terriblement souffrir.

Dans les marges du pays d'origine, il vaut mieux jouer le rôle de l'invité et se rendre en grande tenue à un banquet puis à un autre, profiter de ce qu'on a encore le moral et rentrer chez soi en suivant les milliers de lampes du clair de lune. Il ne faut pas attendre que les fleurs soient fanées à profusion pour penser au côté irrémédiable de l'existence.

A vivre dans une ville des marges, nous éprouvons à fond la tristesse devant la vieillesse qui approche. Le cérémonial pour célébrer l'entrée dans la fleur de l'âge est achevé. L'hiver va toujours avec la pluie et le brouillard. Notre vie, comme un rêve interdit, en toute occasion, en toute cérémonie, procède par déduction. Ainsi, crier à perdre haleine débouche souvent sur une prise de conscience.

(...)

Nous sommes tous devenus étrangers dans notre propre pays, nos désirs sont difficiles à satisfaire, pourtant la vie n'est pas maudite, elle relève de l'espoir.

Il faut savoir célébrer cette entrée dans la fleur de l'âge. Chaque jour apporte sa petite cérémonie, qui permet aux paroles muettes, aux désirs d'accomplir le moi, de ressusciter les morts. Finalement notre existence, pleine de rêveries, subit sans cesse des sabotages de toutes sortes ; quand les soucis sont innombrables, le processus d'épanchement est unique. En dernier ressort, qu'il s'agisse de pleurer un mort ou de prononcer des vœux de félicitations pour une naissance, tous ceux qui tâtonnent dans le désir continueront de blasphémer. Ils ressentent peu ou prou que notre existence est pleine d'états pour lesquels il est difficile de faire la part de ce qui est vil et de ce qui est respectable.

Que notre âme soit sincère ou fausse, la vie réelle et le monde du rêve sont un corps composé de désirs et d'âme ; il est difficile de faire la part de

ce qui est supérieur entre le sujet et l'objet. Entre le dieu et la bête, l'esprit humain est devenu extrêmement fragile. Quel que soit le choix, notre vie entière se situe peut-être entre la sincérité et l'illusoire, entre l'interdit et la levée de l'interdit, aussi difficile à assumer dans un cas comme dans l'autre, difficile à écrire et à interpréter.

L'hiver dernier, sur la jetée de Victoria, les lumières du port et de l'île étaient comme un rêve. L'étoile Orion qui m'a vu grandir, m'accompagnait dans le ciel de Victoria. Une brume légère flottait venue de la mer jusqu'aux confins du ciel. Mes parents et amis, de l'autre côté de l'océan, étaient étoiles de part et d'autre de la Voie lactée, la vie passée rejoignait la vie future. Vie incertaine comme un rêve ; toute chose, dans l'univers, égale à une autre.

(...)

Pour ceux qui sont nés dans les marges, le mythe du pays originel relève de la simple curiosité. Il leur laisse une vive impression de morcellement. Tard en cette nuit de printemps, j'écris des cartes de vœux et la vie devient un rêve vague et fragmenté.

Confronté au destin futur et à l'histoire révoquée nous ressentons sans peine que le cours de la vie est fait d'idées complexes et d'épreuves multiples. Dans ces marges, la destinée, sur le point de changer, est comme un îlot inconnu qui déferle en charriant les signes précurseurs de l'interdit, et quand bien même nous vivrions centenaires, il est à craindre que nous n'ayons pas de marge de manœuvre pour un choix.

D'un pays étranger à un autre, du statut d'étranger dans son propre pays à celui de « l'Autre » dans un pays étranger, toujours nous restons dans les marges. Exister dans les marges ne désigne pas seulement la perte du pays originel, mais dit aussi l'ambiguïté de l'identité. Pour déjouer la menace liée à l'interdit nous remontons de toutes nos forces des marges de la société à son centre. L'esprit ressent quelque peu une charge excessive. Dans tout refoulement il y a, bien naturellement, la sensation de n'avoir pas envie de parler. Les refoulements individuels et collectifs nous ont poussés très tôt à dépendre de la solitude du sens de l'Histoire. Cette solitude est devenue une disposition, un symbole, un refoulement propres à celui qui est dans la fleur de l'âge. Il s'agit d'un sentiment douloureux très répandu en cette fin de siècle, d'un sentiment riche et violent. Ces marginaux qui vivent dans un autre pays ou ces gens qui se sentent étrangers dans leur propre pays sont les plus à même d'éprouver cette tristesse allusive qui transcende les mots.

Je considère cet article rédigé dans les marges comme un adieu – un adieu en vue de retrouvailles à venir. Bien que nous redoutions d'affronter les rêves interdits, nous devons pourtant faire face au même destin. Quand 1997, ce moment critique, sera venu, il nous faudra poursuivre nos réflexions, trouver un sens à l'existence et, malgré l'appauvrissement de nos désirs, donner une explication satisfaisante à notre vie.

Notre choix devrait nous amener à nous amender sans relâche, à répondre à notre propre questionnement, à nous montrer subversifs à l'égard de nous-mêmes.

(1994)

Traduit du chinois par Chantal Andro



Le gouverneur et l'enveloppe commémorative

J'ALLUME LA TÉLÉ. Sur l'écran apparaît un dragon manipulé par des hommes. Il s'agit d'un phénomène courant à Hongkong. Ce qui l'est moins, c'est que le dragon n'est pas là pour faire acheter un appartement, ou des tickets de métro ; il s'agit d'enveloppes commémoratives – enveloppes en l'honneur de M. Dong Jianhua qui, avec deux cent vingt voix, a été élu premier gouverneur de la zone économique spéciale de Hongkong.

Ces deux dernières années, en raison de l'échéance de 1997, chaque fois que l'administration des Postes a mis en circulation un nouveau timbre, de nombreux habitants se sont rendus à la poste, allant jusqu'à faire la queue pour se le procurer.

Toutefois, le spectacle de la danse du dragon devant le bâtiment des Postes pour des enveloppes fabriquées par cette administration était plutôt rare.

Moi qui suis un collectionneur de timbres-poste, je collectionne actuellement les enveloppes concernant le rattachement de 1997. L'enveloppe commémorative pour l'élection de M. Dong Jianhua comme premier gouverneur est un objet destiné à marquer l'évolution historique de Hongkong, sa cote est élevée. Il faut absolument en posséder une et, bien sûr, je comptais l'acheter.

Sur une image entrevue lors d'une émission télévisée, je reconnus le point de vente de l'enveloppe commémorative : il s'agissait de la Société des philatélistes sise dans la tour Pacific, à Yau Ma Tei, dans Kowloon. J'étais sûr de pouvoir me procurer une enveloppe commémorative. Je m'étais souvent rendu là-bas pour acheter des produits de la Poste et je connaissais le patron, M. Peng Peijin.

Le lendemain après-midi, je pris le métro en direction de Kowloon, dans l'espoir d'assouvir ma passion de collectionneur.

Une fois arrivé là-bas, je dis tout de go à M. Peng que j'étais prêt à mettre le prix pour acheter l'enveloppe commémorative de l'élection de M. Dong Jianhua comme gouverneur.

M. Peng m'en donna une immédiatement, tout en me disant. « Cette enveloppe commémorative a été conçue par notre société en collaboration avec le Cercle des philatélistes de Shenzhen et de Shengang. Mes cinq cents enveloppes ont toutes été vendues hier ; comme de nombreux amis et bons clients m'en avaient réclamé, pour satisfaire leur demande, j'ai fait ce

matin de bonne heure un saut jusqu'à Shenzhen et en ai rapporté deux cents. »

Je payai. M. Peng me compta le prix normal.

J'étais fou de joie.

De retour à la maison, alors que j'admirais la conception de l'enveloppe, une idée me traversa l'esprit : si M. Dong Jianhua me la signait, sa cote serait plus grande.

Le seul problème était de trouver le moyen d'obtenir cette signature. Je ne connaissais pas M. Dong.

Quelques jours plus tard, je reçus une lettre d'un membre du comité de la célébration du rattachement, m'invitant au cocktail du Nouvel An 1997 « en l'honneur du rattachement et en celui du premier gouverneur le 1^{er} janvier, de 15 h 45 à 17 h 15, au Restaurant des Congrès ».

Il y avait en plus la ligne suivante en assez gros caractères : « Monsieur le gouverneur Dong arrivera à seize heures. »

C'était l'occasion à ne pas manquer !

Conformément aux instructions de la lettre, je remplis le formulaire et le retournai avant le 23 décembre au bureau du comité pour la célébration, au dix-septième étage de la tour Zhonghuanhuamao, pour obtenir un carton d'invitation.

Une fois le carton en ma possession, j'attendis tout excité 1997, ce moment historique.

Le Jour de l'an, muni de l'enveloppe commémorative achetée à la Société des philatélistes, d'un stylo et d'une feuille de papier rigide, je me dirigeai vers le Restaurant des Congrès pour assister au « cocktail du Nouvel An 97 ».

L'atmosphère y était animée. M. Dong Jianhua arriva à l'heure dite. En plus du discours qu'il prononça, il présida la cérémonie symbolisant la prospérité dont jouirait Hongkong après 1997. Quand il descendit de la tribune, je me frayai un passage, pour lui demander un autographe. M. Zhang Junsheng, vice-directeur de l'Agence Chine nouvelle, était à ses côtés. Ce dernier vit que j'attendais avec impatience pour formuler une requête ; aussi demanda-t-il : « Que voulez-vous ? ». J'élevai l'enveloppe commémorative et répondis : « J'aimerais que M. Dong Jianhua signe l'enveloppe commémorative. » M. Zhang connaissait ma passion pour les timbres-poste, aussi acquiesça-t-il à ma demande. Ar-

rivé devant M. Dong, tout troublé, je la formulai en ces mots : « J'aimerais que vous me signiez l'enveloppe commémorative ! »

M. Dong dit, imperturbable : « Si je vous la signe en un tel moment, il est à craindre que beaucoup d'autres personnes ne viennent me demander la même chose. Voilà ce que nous allons faire : vous allez donner l'enveloppe et votre carte de visite à un garde du corps, quand je l'aurai signée, je vous retournerai le tout. »

Je donnai aussitôt enveloppe et carte à un garde du corps et me retirai.

A la fin du cocktail, je rentrai chez moi en taxi-bus. En chemin je me dis : « Si je n'avais pas salué d'abord le vice-directeur d'agence, M. Zhang, les gardes du corps m'auraient certainement empêché d'approcher M. Dong Jianhua. A présent, l'affaire est dans le sac, et je peux me réjouir ! »

Je m'attendais à recevoir cette enveloppe commémorative, témoin de l'Histoire, dans la semaine. Je m'armai donc de patience.

Au bout d'une semaine je n'avais toujours pas reçu l'enveloppe revêtue de la signature.

Je supposai que M. Dong, qui avait une multitude d'affaires importantes à régler tous les jours, n'avait sans doute pas trouvé le temps de s'occuper de bagatelles de ce genre. Il me fallait prendre mon mal en patience.

J'attendis encore une semaine sans que M. Dong m'eût retourné l'enveloppe signée. J'étais un peu contrarié mais je ne perdis pas espoir pour autant. Plus d'une fois j'eus recours à cette bonne raison pour me consoler : « M. Dong a tant de travail, il lui est difficile de trouver un moment pour s'occuper de ces brouilleries ! »

Quelques jours passèrent encore : toujours pas d'enveloppe commémorative ! Il fallait me faire à l'idée de mon « échec ».

A plusieurs reprises je m'efforçai d'oublier cette affaire. Quant à l'enveloppe perdue, je pouvais sans problème me rendre à la Société des philatélistes pour m'en procurer une autre.

Quelques jours passèrent encore et j'avais pratiquement oublié cette affaire quand je reçus au journal un coup de téléphone d'un certain M. Zheng :

« Je m'appelle Zheng, Zheng Zhemin, je suis le secrétaire du vice-directeur d'agence, M. Zhang Junsheng ! »

– Que puis-je pour vous, monsieur Zheng ?, lui demandai-je.

– Le 1^{er} janvier, répondit M. Zheng, lors du cocktail du Nouvel An 97 en l'honneur du rattachement et en celui du premier gouverneur, vous avez produit une enveloppe commémorative en demandant à M. Dong Jianhua la faveur d'une signature.

– Oui, c'est exact ! », dis-je, partagé aussitôt entre la curiosité et l'excitation, et je ne pus m'empêcher de demander :

« Comment le savez-vous, monsieur Zheng ? »

– Le vice-directeur d'agence, M. Zhang, m'a chargé de vous téléphoner pour vous dire que, si vous teniez toujours à ce que M. Dong Jianhua signe l'enveloppe commémorative, il faudrait m'en faire parvenir une autre que je transmettrai au secrétaire de M. Dong, lequel formulera la demande en votre nom auprès de son patron. »

Ces mots agirent comme un stimulant, rengonflèrent mon moral tout en me transportant de joie.

« M. Zhang était au courant de la demande que j'avais formulée auprès de M. Dong, mais comment a-t-il pu savoir que je n'avais pas reçu en retour l'enveloppe revêtue de la signature du gouverneur ? »

– Hier, dit le secrétaire, M. Dong a rencontré M. Zhang et a évoqué avec lui votre demande de signature, lui signalant que le garde du corps ne lui avait pas remis votre enveloppe commémorative.

– Le garde du corps ne l'aurait donc pas eue, comment est-ce possible ?

– Non, je n'ai pas dit cela !, expliqua le secrétaire. Les gardes du corps avaient été envoyés par la police, leur travail terminé, ils n'avaient plus rien à voir avec M. Dong ! Toutefois, comme M. Dong a une excellente mémoire, il s'est souvenu de votre demande, mais aussi que vous aviez salué M. Zhang pendant le cocktail. C'est pourquoi, quand il a rencontré ce dernier hier, il lui a demandé de reprendre contact avec vous. »

Alors je compris tout et remerciai sur-le-champ M. Zheng, le priant de remercier pour moi M. Zhang pour sa bonne intention.

Après le travail je rentrai chez moi, trouvant deux enveloppes, l'une émise par la Société des philatélistes Shanghuanyijing pour célébrer l'élection de M. Dong Jianhua comme premier gouverneur de la zone économique spéciale de Hongkong, l'autre par la Foire des collectionneurs de Kowloon pour commémorer la nomination officielle par Pékin de M. Dong Jianhua comme premier gouverneur de la zone à statut administratif spécial de Hongkong, et mandai quelqu'un pour les porter le lendemain à l'Agence Chine nouvelle.

Trois jours s'étaient écoulés depuis la remise des enveloppes quand le secrétaire Zheng me téléphona pour me prier d'envoyer quelqu'un récupérer les enveloppes à l'agence.

Quand je les eus en main, je pus me rendre compte que la grande enveloppe qui les contenait était celle que M. le gouverneur avait transmise au sous-directeur de l'agence. Cela voulait dire que M. Zhang m'avait aidé personnellement pour obtenir la signature de M. Dong.

Certes, il s'agit d'un fait très mineur, toutefois la bonté dont a fait preuve à mon égard M. Dong Jianhua et la bienveillance de M. Zhang devaient me laisser une impression durable. Cela vint renforcer cette conviction qui est la mienne : Hongkong après le rattachement sera encore plus belle, plus agréable à vivre.

(1997)

Traduit du chinois par Chantal Andro

L I U
Y i c h a n g

Né en 1918, diplômé de l'université Saint-John à Shanghai. Auteur de nouvelles et d'essais. En 1957, il s'est établi à Hongkong où il travaille comme écrivain et éditeur. Il dirige la revue « Littérature de Hongkong ».

Déjeuner dans un restaurant cinq étoiles de Central District

Nous déjeunons dans un restaurant cinq étoiles de Central District dans la salle la décoration est des plus exquises au-delà de la salle le paysage des plus modernes le bras de mer de Victoria couleur bleue ondoie juste dans un coin de vitre ligne de navigation d'un bateau à moteur coupée par un immeuble commercial nous sommes cernés, cernés par le béton armé des reflets d'immeubles tombent dans les vitres réfléchissantes d'autres immeubles réfraction des pointes de paratonnerres piquent des immeubles au cœur des blocs d'immeubles s'apportent la contradiction à coups de diagonales puis vitesse surréelle remontée en flèche du regard je mesure le nombre d'étages des gratte-ciel mes yeux peu à peu se fatiguent je veux changer de sujet le fumet de steack californien ne monte pas aussi haut que les prix peut-être faut-il prendre des vacances et aller se chauffer au soleil en une année il y a toujours un ou deux après-midi de la sorte qui se passent sans rien faire sans réfléchir à rien le désir longtemps caressé qui se mêle à l'amour et la haine du travail intérieurement se lève nous évoquons le nouveau style d'architecture de la ville (pourquoi chacun veut-il bâtir l'immeuble le plus haut du monde ?) les sucreries tout juste descendues dans le ventre on réfléchit activement au moyen de maigrir (est-ce que chaque homme ne veut pas posséder au moins une pièce à lui ?) un piano mélodieux accompagne la fumée du café bouillant sous la sortie du marché est tapi le réseau souterrain irradiant des voies ferrées oui, nous sommes joyeux et nous nous réjouissons la ville dispose de communications pratiques richesse et animation extrêmes

Traduit du chinois par Annie Curien



Taiwanaise, elle s'est installée à Hongkong à l'issue de ses études universitaires. Elle enseigne à l'université chinoise de Hongkong.

遊戲

Kenneth
WHITE

Dans le bureau d'un gratte-ciel à air conditionné un millier de caisses d'abalones mexicains arrive sur une ligne et une tonne de lapins chinois part sur une autre – pendant ce temps dans les ruelles des vieillards font cliqueter leurs pièces de ma-jong parmi les relents de friture, la puanteur des légumes pourris, et l'odeur fantomatique de l'encens

Né en 1936, ce poète et romancier britannique cherche un nouvel art de vivre dans le contact direct avec la nature et le retour sur soi. Il s'inspire des pratiques rurales occidentales autant que des philosophies hindoues.

Brume chaude et blanche sur la baie une vieille jonque s'éloigne pesamment – quelque chose aimerait voir durer cette paix... mais le jour s'est levé : grues qui tournent, gens qui se pressent, moteurs qui toussent, sirènes qui hurlent, téléphones qui sonnent – Hong-Kong quitte ses rêves pour faire de l'argent

A la tombée de la nuit, les rues sont striées d'enseignes au néon, noir ballet d'idéogrammes : une blonde Hollandaise étale des seins moites devant des touristes japonais dans une cave enfumée ; une jeune Philippine fait de même pour des marins yankees bourrés de bière ; tandis qu'une jolie petite de Hong-Kong, timide et muette escorte un gros businessman britannique. (Scènes d'un monde flottant, Grasset, 1983)

早上
夜生活